

HELLÈLE

les
dragées
du
baptême



MONOLOGUE

LES DRAGÉES DU BAPTÊME



M. Félix regardait, d'un air navré, le joli massif qu'il avait planté la semaine précédente au milieu de la pelouse.

Tout y était saccagé, abîmé, arraché.

Et tout cela, par la faute de sa nièce Madeleine.

Madeleine, avec son frère André, passait chez l'oncle Félix toutes ses vacances. C'était une gentille fillette, affectueuse, de nature droite, mais très étourdie, et d'une vivacité de caractère qui n'était pas sans causer quelques troubles parmi son entourage.

Or, Madeleine, ce matin-là, avait laissé grande ouverte la barrière de la basse-cour. Et les poules n'avaient rien trouvé de mieux que de venir picorer dans le massif.

Elles avaient gratté la bonne terre meuble pour y trouver des vers et des insectes, avaient becqueté les feuilles tendres des bégonias et des géraniums, brisant ou arrachant les jeunes plantes, les menues pousses.

Un vrai désastre !

Madeleine, la coupable, contemplait, elle aussi, la conséquence de son étourderie. Elle en était bien désolée.

— Qu'allez-vous faire, mon oncle ? murmura-t-elle enfin.

— Il me faudra tout recommencer, dit M. Félix d'un air un peu découragé. Heureusement, j'ai encore en réserve quelques plantes. En retaillant et repiquant celles qui ne sont pas trop abîmées, ici, je pourrai refaire mon massif. Mais ce ne sera pas avant quelques jours. Mon jardinier ne pourra venir avant la fin de la semaine ; moi-même je serai pris tous ces jours-ci. Aujourd'hui d'abord, je vais au baptême du petit Lancry, dont je suis parrain. Il est même temps que j'aille me préparer... C'est bien ennuyeux de laisser ce massif, juste au milieu du jardin, en si vilain état. Enfin, tant pis !... Mais tâche donc, à l'avenir, d'être moins étourdie, tu ne fais que du mal ici !

Et l'oncle Félix, l'air contrarié, se retira pour aller revêtir sa tenue de cérémonie.

Bientôt après il partit, emportant un colis de bonbons pour le baptême : boîtes, sacs, cornets, et un kilo de dragées qu'il devait jeter, mêlées de sous, aux enfants du village, à la sortie de l'église.

Madeleine était restée songeuse. Enfin, elle appela son frère :

— André, dis donc, viens m'aider ! Nous allons refaire le massif.

— Ah ! grand merci ! fit André qui était très occupé à dessiner dans un coin du jardin. Si tu crois que je vais m'éreinter à jardiner toute la matinée pour réparer tes bêtises !...

Madeleine n'insista pas. Mais elle alla chercher des outils et, courageusement, elle se mit à l'œuvre.

Oh ! ce n'était pas une petite tâche !

Elle recommença tout le massif, émonda, nettoya, tailla, replanta ce qui était encore présentable, alla prendre dans les réserves de quoi remplacer les manquants, refit entièrement toute la bordure d'œillets.

Elle ne ménagea point sa peine. Mais elle eut enfin la joie de constater que son travail n'avait pas été vain : le résultat était des plus satisfaisants.

Elle avait presque terminé quand André parut. Il eut un cri d'admiration qui flatta beaucoup la fillette.

— Ah ! vrai, Madeleine, tu as des talents que je ne te connaissais pas encore. Mais tu as dû avoir rudement du mal pour refaire tout ce massif. Attends, je vais t'aider un peu !

— Il est bientôt temps, fit Madeleine en haussant les épaules, maintenant que j'ai fini !...

Pourtant, assez flattée de l'approbation de son frère, elle lui passa le râteau.

— Tiens ! veux-tu finir de nettoyer ce bord-là, pendant que j'emporte un premier voyage de débris à jeter ? Et puis, je vais ranger l'arrosoir et la truëlle.

Pendant qu'elle était partie, M. Félix vint à passer sur la route. Il jeta un coup d'œil dans son jardin et vit, avec une surprise ravie, le massif remis en état. André s'escrimait, avec le râteau, à parfaire le chef-d'œuvre.

M. Félix n'avait pas le temps, à ce moment, d'entrer pour féliciter son neveu. Mais il résolut de récompenser le jeune garçon, qu'il pensait être l'artisan de ce beau travail.

Quand il rentra, dans l'après-midi, André était retourné à son dessin, au fond du jardin. Mais Madeleine était dans la salle. Elle s'attendait à jouir de la surprise et de la satisfaction de son oncle.

M. Félix portait un grand sac de dragées qu'il déposa sur la table, en entrant.

— Oh ! des bonbons ! fit Madeleine, joyeuse, en battant des mains.

— Je regrette de dire qu'ils ne sont pas pour toi, fit M. Félix avec sévérité. Tu sais que je n'ai pas lieu d'être content de toi. Je destine ces bonbons à André, qui mérite bien une récompense pour avoir travaillé comme il l'a fait. Il a réparé de façon remarquable le massif abîmé par ta faute.

— Le massif?... Ah ! c'est trop fort ! s'écria Madeleine, rouge de colère. Il n'y a pas touché !

— Comment ! il n'y a pas touché ? reprit M. Félix, certain de ce qu'il avait vu, et indigné d'une aussi fausse assertion. Je sais ce que je dis, et je...

— C'est moi qui ai tout fait, interrompit brusquement Madeleine hors d'elle-même. Mais, naturellement, il n'y en a que pour André ! Tout ce qu'il fait est bien fait, et même s'il ne fait rien, c'est encore lui qu'on récompense ! Tandis que moi, ah ! moi, je peux bien me donner du mal, peiner, travailler... Oh ! c'est injuste, injuste, injuste !...

Et la fillette sortit en claquant la porte, monta dans sa chambre, et se jeta sur son lit, en proie à la plus vive colère.

Elle ruminait des projets de vengeance.

Oh ! elle n'était pas près de pardonner à son frère, car, assurément, c'était lui qui s'était vanté près de son oncle d'avoir refait le massif... Le lâche ! le menteur ! l'égoïste !...

Soudain, on frappa à la porte de sa chambre, et elle entendit la voix d'André :

— Madeleine, ouvre-moi, je viens te parler !

— Laisse-moi tranquille, va-t'en, je ne veux pas te voir !

— Mais, Madeleine, je viens t'expliquer...

— Laisse-moi la paix ! Je n'ai pas d'explications à recevoir de toi !

— Écoute, il faut que je te dise...

— Assez ! Assez ! Assez ! Va-t'en ! je ne t'écouterai pas !

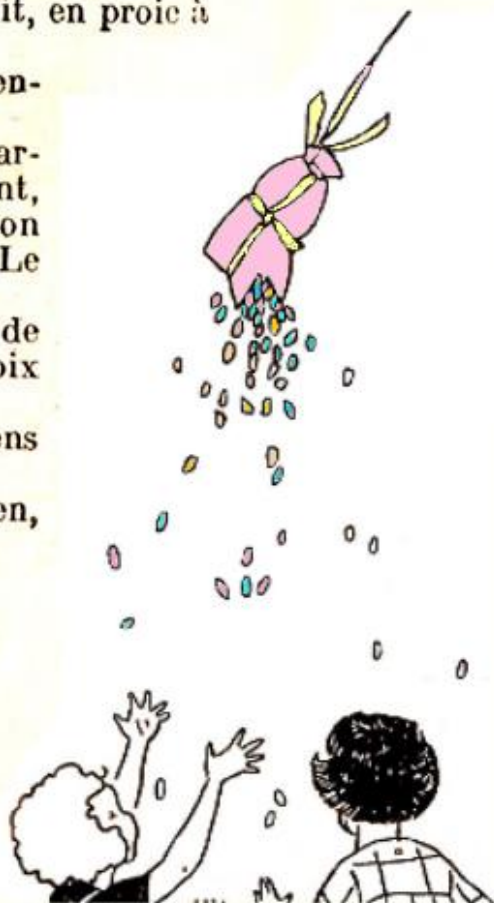
André, derrière la porte, eut un rire léger :

— Merci de ton aimable accueil... Je reviendrai quand la crise de nerfs de mademoiselle sera finie.

Elle l'entendit qui s'éloignait et demeura seule, dans le silence. Mais la solitude et le silence ne parvenaient pas à la calmer. Elle se sentait irritée, aigrie. A la fin, elle résolut d'aller prendre l'air.

En sortant de sa chambre, la première chose qu'elle aperçut, sur un guéridon, dans le couloir, ce fut le grand sac de dragées que son oncle avait apporté pour André.

— Oh ! se dit-elle avec un sourire ironique, il faut croire que mon « aimable accueil » l'a singulièrement troublé. Il en a oublié son sac de bonbons. Mais voilà une vengeance toute trouvée : ces



dragées ne sont pas pour moi, paraît-il. Eh bien ! elles ne seront pas non plus pour lui !

Le couloir s'éclairait, au pignon de la maison, d'une fenêtre qui donnait sur un chemin creux. Ce chemin était parcouru quatre fois par jour par tout le groupe des enfants du hameau voisin qui venaient en classe à l'école du village.

Justement, comme Madeleine sortait de sa chambre, on entendait résonner sur le chemin raboteux les petits sabots et les galoches des écoliers.

Mais Madeleine n'y prit pas garde. D'une main preste, elle avait saisi le sac et l'avait lancé, à la volée, par la fenêtre ouverte.

Le sac de papier s'ouvrit dans la secousse. Ce fut, dans le chemin creux, une véritable pluie de bonbons.

Et Madeleine fut bien interloquée d'entendre des cris, des exclamations de joie, des rires.

— Oh ! c'est le parrain qui nous en jette encore !... Vive le parrain ! Vive M. Félix !... Merci, m'sieu !... Ah ! ce qu'elles sont bonnes !... Hé ! Colette, en voilà encore !... Regarde, Paul, j'en ai plein les mains... Dis donc, Lucienne, faut en garder pour la petite sœur !...

Et la cohorte joyeuse continua sa route en riant, jacassant, croquant des bonbons, et criant à tue-tête :

— Vive le parrain !

Ce résultat était si drôle, si inattendu que la colère de Madeleine tomba d'un coup. Elle s'approcha en riant de la fenêtre. Mais, au même instant, M. Félix arrivait dans le couloir.

— Eh bien ! Madeleine, fit-il, je pense que ton frère t'aura remis le sac de dragées, ainsi que je l'en avais chargé. Car il m'a dit que, en effet, ce n'était pas lui qui avait réparé le massif, mais toi même, que par conséquent c'est toi qui as droit aux bonbons. Je lui ai proposé de partager le sac entre vous deux, il ne l'a pas voulu, disant que tu méritais bien une récompense, car tu avais fait là un fameux travail.

— Alors, balbutia Madeleine, alors... le sac était pour moi ?

— Oui, tout pour toi. L'as-tu déjà entamé ?

— Il est fini.

— Hein ?

— Oui. Seulement, ce n'est pas moi qui l'ai mangé. Je ne méritais vraiment pas de récompense, fit-elle, très confuse, en baissant la tête. A cause de... de ma colère... et j'ai si mal jugé mon frère !... Il est meilleur que moi... Je vous expliquerai cela, je vous dirai tout... Ce sera ma meilleure



punition. Mais d'abord, écoutez...

Elle attira son oncle près de la fenêtre ouverte. Dans le lointain, on entendait encore des pas d'enfants, des exclamations, des rires.

Et, comme un refrain joyeux, des cris, affaiblis par l'éloignement mais encore distincts, parvinrent aux oreilles de M. Félix :

Vive le parrain !... Vive le parrain !...

Alors, Madeleine soulagea sa conscience en expliquant à son oncle comment, dans son mouvement de colère, elle s'était, sans le savoir, punie elle-même en se privant de bonbons.